

C LES

MARIS ANGLAIS,

OU

LA CONVERSATION CRIMINELLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

DE MM. THÉAULON ET GUSTAVE,

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville,
le 3 août 1824.

3° P. o. gall.

Théaulon

2576c

.....
PRIX : 1 FR. 50 C.
.....

PARIS,

AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRES ANCIENNES ET MODERNES,

CHEZ M^{me} HUET, LIBRAIRE, RUE DE ROHAN, N. 21.

Et chez { BARBA, Libraire, au Palais-Royal ;
DELAVIGNE, Libraire, rue Bourg-l'Abbé, passage de
l'Encre.

1824.

PERSONNAGES.

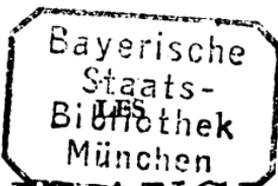
HAMILTON, jeune seigneur anglais.
MILORD CHESTERFIELD, son parent.
MILORD RONDEL, ami du précédent.
MILORD BARLETON, *idem*.
JONES, valet d'Hamilton.
Le constable.
MILADY CHESTERFIELD.
MILADY RONDEL.
MILADY BARLETON.
CLARA, nièce de milady Chesterfield.
LUCY, attachée à milady Chesterfield.
Jokeis des Lords.

ACTEURS.

MM. *Lafont.*
Guillemin.
Hypolite.
Pitrot.
Fontenai.
Victor.
M^{mes}. *Victorine.*
Bras.
E. Letourneur.
P. Geoffroy.
Minette.

Bayerische
Staats-
Bibliothek
München

La scène est au château d'Hill, près de Newmarket.



MARIS ANGLAIS,

ou

LA CONVERSATION CRIMINELLE.

Le théâtre représente un parc, à droite de l'acteur un pavillon devant lequel est un berceau, à gauche les tourelles du château et un balcon; au milieu du théâtre une statue de l'Amour.

SCÈNE PREMIÈRE.

MILORD CHESTERFIELD, BARLETON, MILORD
RONDEL, Jokeis.

CHESTERFIELD.

James, Tom, Péters, conduisez les chevaux à la porte du parc qui donne sur la route de Newmarket; nous irons jusque là en nous promenant. Williams, avertissez nos dames que nous voulons leur dire adieu avant de partir. (*Les jokeis sortent.*)

BARLETON.

Nous n'arriverons jamais pour la dernière course.

RONDEL.

Bon! nous avons du temps de reste. Newmarket n'est pas à une lieue de ce château, et nous avons les meilleurs chevaux des trois royaumes; c'est convenu.

CHESTERFIELD.

Vous voulez parler du mien, milord Rondel.

BARLETON.

Ou plutôt du mien, qui a remporté le prix il y a trois ans.

RONDEL.

Pas du tout, milord, je parle de ma jument Cocotte; quelle

encolure, quelle vivacité! voilà comme je suis, moi; il me faut toujours des chevaux qui sympathisent avec ma pétulance, et mon cheval et moi sommes parfaitement assortis.

AIR :

L'heureuse fable du Centaure
Je la réalise entre nous,
Lorsque ma bête que j'adore
Caracole entre mes genoux.

Quelle allure, vive, hardie!
Et moi, quel aplomb peu commun!..
Aussi, tout le monde s'écrie :
L'animal et lui ne font qu'un.

C'est pour cela que je gagne tous les paris.

BARLETON.

Oui tous, excepté ceux que vous perdez.

RONDEL.

Oh! je vous comprends, milord; vous voulez parler de celui que nous avons perdu hier de compagnie contre le jeune Hamilton; mais ce n'est pas le mérite de son cheval qui l'a rendu vainqueur, c'est la légèreté de son jockey; c'est un vrai colibri.

BARLETON.

Nous faire perdre deux mille guinées au moment où j'ai besoin de tous mes moyens!

CHESTERFIELD.

Et moi donc qui viens d'acheter ce château, et qui dois le payer presque comptant!

RONDEL.

A propos, vous savez, Milord, qu'il est convenu avec nos femmes, que nous ne rentrerons que demain.

BARLETON.

Et nous serons ici vers le milieu de la nuit.

CHESTERFIELD.

Ce n'est pas que nous ayons le moindre doute sur la vertu de nos femmes.

BARLETON.

Toutes nos ladys sont sages.

RONDEL.

C'est convenu.

CHESTERFIELD.

La mienne surtout....

BARLETON.

Oh ! nous ne ressemblons pas à la majorité des Anglais qui sont...

RONDEL.

C'est convenu....

BARLETON.

Et cependant, comme je vous disais tout à l'heure, j'ai vu partir ce matin un des gens du château, avec une lettre qu'il tenait de la femme de chambre de la comtesse, et en entrant dans le salon, où nos dames réunies se parlaient à l'oreille, j'ai entendu murmurer le nom d'Hamilton.

CHESTERFIELD.

Il n'y a là rien d'étonnant; Hamilton est mon cousin.

BARLETON.

D'accord, mais ce n'est pas le mien.

RONDEL.

Ni le mien.

BARLETON.

Savez-vous que c'est un homme bien dangereux ?

RONDEL.

Il gagne tous les paris.

CHESTERFIELD.

Il subjugué toutes les femmes.

RONDEL.

C'est possible; mais j'espère bien lui faire baisser pavillon devant Cocotte et devant Lolotte milady Rondel !

BARLETON (bas à Chesterfield.)

Que Cocotte triomphe, c'est tout ce que je demande.

CHESTERFIELD.

Et moi de même.

RONDEL.

AIR :

Si je puis partout de Cocotte
 Vanter la force et la vigueur,
 Je dois hautement de Lolotte
 Prôner les vertus, la rigueur ;

Toutes les deux sont ma marotte ;
 Mais qu'on ne s'en étonne pas ,
 J'ai fait Lolotte ni Cocotte
 N'ont encore fait un faux pas.

BARLETON.

Enfin voici nos femmes.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MILADY CHESTERFIELD, MILADY BARLETON, MILADY RONDEL.

CHESTERFIELD.

Comme vous nous faites attendre, miladys.

MILADY CHESTERFIELD.

Je vous conseille de vous plaindre, milord.

BARLETON.

Vous serez cause que nous arriverons trop tard.

MILADY BARLETON.

C'est afin que vous n'en perdiez pas l'habitude.

RONDEL.

Mon cheval et moi sommes impatiens de voler à de nouveaux triomphes.

MILADY RONDEL.

Votre cheval et vous, milord, êtes aussi légers l'un que l'autre.

RONDEL.

C'est convenu, c'est convenu ; mais n'allons pas nous querreller au moment d'une séparation qui doit durer jusqu'à demain.

BARLETON.

Voilà qui est bien dit ; partons.

MILADY BARLETON.

Nous allons vous conduire jusqu'à la porte du parc.

MILADY CHESTERFIELD.

Pour être plus long-temps avec vous.

MILADY RONDEL (à part.)

Et pour nous assurer qu'ils sont bien partis.

MILADY CHESTERFIELD.

Clara ! Lucy !

SCÈNE III.

LES MÊMES, CLARA, LUCY.

CLARA.

Ma tante

LUCY.

Milady.

MILADY CHESTERFIELD.

Clara, venez embrasser votre oncle, et vous, Lucy, exécutez de point en point l'ordre que vous avez reçu; la nuit approche, nous serons bientôt au château.

LUCY.

Yes, milady.

BARLETON.

Un ordre... vous les entendez ?

CHESTERFIELD.

Eh ! bien, un ordre, qu'est-ce que cela prouve ?

BARLETON.

Eh ! eh ! eh ! (*à Rondel*) qu'en pensez-vous, milord ?

RONDEL.

Oh ! je pense comme vous ; c'est convenu.

BARLETON.

Oui ! mais en attendant partons vite ; et, croyez-moi, revenons plus vite encore, dès que nous aurons gagné ou perdu notre revanche.

RONDEL.

Nous la gagnerons, ou je serai pendu.

BARLETON.

C'est convenu ; partons sans retard.

MILADY CHESTERFIELD et les autres (*ensemble.*)

AIR de *Léonide.*

Nos maris vont partir
De ce tranquille
Asile ;

La gaité, le plaisir,
Bientôt vont revenir.

RONDEL et les autres.

Vos maris vont partir
De ce tranquille
Asile ;

Mais pour vous quel plaisir !
Bientôt ils vont revenir.

Les trois Lords.

De l'hymen fortunés modèles,
Recevez ici nos adieux.

MILADY CHESTERFIELD *et les autres.*

Époux tendres, époux fidèles,
Revenez bientôt en ces lieux.

CLARA (*bas à Lucy.*)

Quels transports dans cette demeure!

Le bonheur est-il de retour?

On dirait, à voir leur amour,

Qu'ils vont se tromper tout à l'heure.

Ensemble.

Nos	}	maris vont partir, etc.
Vos		
Leurs		

(*Les maris donnent le bras à leurs femmes et entrent dans le parc.*)

SCÈNE IV.

LUCY, CLARA.

LUCY.

Et moi, d'après les ordres de votre tante, je vais me mettre en sentinelle sur le balcon, pour voir si personne n'arrive; mais qu'est-ce donc que ces dames attendent en l'absence de leurs maris?

CLARA.

C'est Hamilton, ma chère Lucy.

LUCY.

Sir Hamilton, votre amoureux!

CLARA.

Lui-même. Elles ont appris qu'il était aux courses de Newmarket; elles lui ont écrit, pour l'attirer dans le château.

LUCY.

Tiens! elles le connaissent donc aussi? on a bien raison de dire que c'est un mauvais sujet.

CLARA.

Ce sont les maris qui disent cela.

LUCY.

Oui; mais les femmes disent que c'est un volage, un trompeur.

CLARA.

Hélas ! j'en ai bien peur, et cependant il m'avait tant promis de ne plus l'être.

Air du Chaperon.

Il me disait : ma chère,
Si j'ai jusqu'à ce jour,
D'une âme un peu légère
Changé souvent d'amour ;
C'est que dans mon ivresse
Je cherchais vos vertus,
Partagez ma tendresse
Je ne changerai plus.

LUCY.

Le moyen de résister à cela ?

CLARA.

Même air.

Moi, pour le rendre sage,
Approuvant son ardeur,
J'acceptai son hommage
Et lui donnai mon cœur ;
D'une cruelle trame
Les vœux seront déçus,
Car je sens à ma flamme
Qu'il ne changera plus.

LUCY.

Mais qu'est-ce donc que toutes ces dames en veulent faire de votre amoureux ?

CLARA.

Elles veulent lui donner une leçon.

LUCY.

Il me semble que cela vous regarde.

CLARA.

N'est-ce pas, Lucy ! mais j'espère qu'Hamilton ne se rendra pas à l'invitation singulière de ces dames.

LUCY.

Il fera aussi bien de ne pas venir, car je me rappelle à présent qu'elles veulent lui faire passer la nuit à la belle étoile, au pied de ces tourelles.

CLARA.

Cependant s'il venait, je le verrais peut-être ; voilà trois mois que je ne lui ai parlé ;... depuis qu'il est brouillé avec ma tante... il ignore même où je suis.

LUCY.

Et votre tante sait-elle qu'il vous aime ?

CLARA.

Non, Lucy ; ma tante , qui est encore jeune et jolie , croyait qu'Hamilton venait au château pour elle.

LUCY.

Et c'était pour vous qu'il venait ! voilà comme sont toutes les tantes ; elles croient , parce qu'elles sont encore belles , qu'un amant ne doit jamais s'adresser à leurs nièces.

AIR : *vaudeville de l'Écu de six francs.*

D'un mot , d'un regard bien timide ,
 On leur promet quelque douceur ,
 Tandis que , songeant au solide ,
 A la nièce on donne son cœur.
 Ainsi , dans la flamme allumée ,
 Par le flambeau du petit dieu ,
 Les nièces ont toujours le feu ,
 Les tantes n'ont que la fumée.

LUCY.

Mais à propos , dites donc , si vous épousiez sir Hamilton , je pourrais bien m'accommoder de son valet.

CLARA.

Oui , je te promets de te marier à Jones.

LUCY.

Ah ! il s'appelle Jones... c'est comme un fait exprès.

CLARA.

Silence , voici ces dames qui reviennent.

LUCY.

Je cours à mon observatoire. (*Elle rentre et reparait au balcon.*)

CLARA.

J e vais avec toi.

SCÈNE V.

MILADY CHESTERFIELD , BARLETON , RONDEL ,
 CLARA , LUCY , *sur le balcon.*

CHOEUR.

AIR :

Nos maris vont partir , etc.

MILADY RONDEL.

Grâce au ciel les voilà partis.

MILADY CHESTERFIELD.

Eh bien, Lucy, ne voyez-vous venir personne ?

LUCY.

Il y a une heure que je regarde... personne ne paraît.

MILADY BARLETON.

Vous verrez que sir Hamilton ne se laissera point prendre au piège que nous lui avons tendu.

MILADY CHESTERFIELD.

Mon cher cousin est pourtant bien avantageux, et l'attrait d'une bonne fortune....

MILADY RONDEL.

Pour moi, milady, s'il faut vous parler avec franchise, je vous dirai que je ne suis nullement fâchée que ce jeune seigneur ne vienne pas ici en l'absence de nos maris. Je tremble même que le billet que nous avons écrit ne nous compromette beaucoup.

MILADY CHESTERFIELD.

Un billet de quelques lignes où chacune de nous a mis la sienne.

MILADY RONDEL.

Raison de plus pour craindre ; Hamilton, pour se venger de nous, n'aurait qu'à le faire insérer dans le *Morning Chronicle* avec un *fac simile*. Quel scandale pour Londres, et comme on rirait à nos dépens!

MILADY BARLETON.

Je ne suis pas de votre avis, milady Rondel, comme nous avons toutes trois pris part à la rédaction de ce billet, on verrait facilement que ce n'était ici qu'une plaisanterie.

MILADY RONDEL.

Milady, on ne plaisante pas avec le mariage, c'est trop sérieux, surtout quand on a comme moi un mari qui ne rit jamais.

MILADY CHESTERFIELD.

J'aurais bien voulu cependant donner à mon jeune cousin une leçon de sagesse et de modestie ; ce n'est pas que j'aie jamais eu à me plaindre personnellement de lui.

MILADY BARLETON.

Ni moi.

MILADY RONDEL.

Ni moi.

CLARA (avec un soupir,

Ni moi.

LUCY.

Alors il paraîtrait que toutes ces dames ont eu à s'en louer.

MILADY CHESTERFIELD.

Mais je pense maintenant comme milady Rondel, et je suis ravie qu'Hamilton ne soit pas venu. Nos maris naturellement soupçonneux pouvaient arriver et le surprendre.

MILADY BARLETON.

Et quel bruit n'eût pas fait milord Barleton, que le seul nom d'Hamilton fait frissonner.

MILADY RONDEL.

Quelle scène me préparait milord Rondel qui est jaloux même de vos maris, miladys.

LUCY (à part.)

Et pourtant ils ne sont pas beaux.

MILADI CHESTERFIELD.

Je ne vous parle pas de milord Chesterfield, vous savez qu'il a acheté cette terre dans l'unique intention de m'éloigner de Londres, et que fort de ses principes, il n'y reçoit que ses amis... quand ils sont mariés.

LUCY (à part.)

Belle garantie!

MILADY BARLETON.

Allons, tout bien calculé, il est fort heureux qu'Hamilton n'ait point été la dupe de notre folle idée.

LUCY.

Milady! milady!

MILADY CHESTERFIELD.

Qu'est-ce donc Lucy?

LUCY.

Deux cavaliers s'avancent rapidement sur la route qui conduit à la muraille du parc.

MILADY RONDEL.

Ils sont deux.

MILADY BARLETON.

Ce ne peut être lui.

LUCY.

Je distingue une livrée rouge.

CLARA (à part.)

C'est lui.

TOUTES (à part.)

C'est lui! c'est lui!

CLARA.

Et l'infidèle a pu venir !

MILADY CHESTERFIELD.

Puisque le voilà , n'épargnons rien pour humilier sa vanité.

TOUTES (à voix basse .)

AIR :

C'est bien lui ,
 Le voici.
 Quel moment
 Ravissant !
 On peut rire
 De son martyr ;
 C'est bien lui ,
 Le voici.
 Quel plaisir
 De punir
 Sans éclat
 Un amant ingrat.

MILADY CHESTERFIELD.

En ces lieux et sans bruit ,
 Il va passer la nuit.

MILDADY RONDEL.

Ah ! comme je le crains !

CLARA.

Ah ! comme je le plains !

TOUTES (à voix basse .)

C'est bien lui ,
 Le voici , etc.

SCÈNE VII.

HAMILTON, JONES.

HAMILTON.

Jones, sommes-nous près du château ?

JONES.

Oui, monsieur, le voici.

HAMILTON.

Il faut maintenant chercher la statue de l'Amour.

JONES.

La voilà !... (*regardant la statue*) ; non ce petit baronnet n'a point d'arc.

HAMILTON.

C'est l'Amour anglais.

JONES.

Oui, milord, comme vous dites. Je le reconnais à son air bouffi ; il a l'air de dire *goddem*.

HAMILTON.

Silence ; on peut nous entendre du château.

JONES.

Et vous croyez que c'est ici le lieu du rendez-vous ?

HAMILTON.

Cette lettre est précise : voici bien le lieu désigné ; minuit va bientôt sonner ; on ne peut tarder à venir.

JONES. (*baillant.*)

Allons ; encore une bonne fortune.

HAMILTON.

Que veux-tu que j'y fasse ?

AIR :

Toutes nos dames sont aimables ,
Et , dans le siècle où nous vivons ,
Il est tant de maris coupables
Auxquels l'hymen doit des leçons.
Rarement une femme endure
Un soupçon , un manque de foi ;
Et , s'il faut venger une injure ,
On s'adresse toujours à moi.

JONES.

C'est justement ce qui m'arrive.

Même air :

Quand vous êtes près d'une belle ,
Au doux regard , au cœur épris ,
Moi je fais gaiement sentinelle
Sous la fenêtre du logis :
Au milieu de la nuit obscure ,
Un jaloux survient plein d'effroi ;
Et , s'il veut venger son injure ,
Il s'adresse toujours à moi.

HAMILTON.

Parbleu , te voilà bien à plaindre.

JONES.

Et cette revanche de deux mille guinées que vous deviez donner hier à milord Rondel et à ses parieurs.

HAMILTON.

C'est l'affaire de mon cheval arabe : je l'ai laissé à Newmarket ; Williams est chargé de répondre à ces Messieurs... Personne ne paraît encore ; je n'ai pas l'habitude d'attendre ainsi.

JONES (à part.)

Si ce pouvait être une bonne mystification.

HAMILTON.

Hein ! que dis-tu ?

JONES.

Rien , monsieur.

HAMILTON.

Mais si , tu as parlé de mystification.

JONES.

Puisque vous l'avez entendu , je ne dois pas vous cacher toute ma pensée. Je crains bien , milord , que pour cette fois , quelque noble dame n'ait voulu rire à vos dépens.

HAMILTON.

Insolent !

JONES.

Ne vous fâchez pas , milord ; mais si vous voulez réfléchir que la lettre parle de votre constance.

HAMILTON.

Eh bien !

JONES.

Votre constance ! ne vous semble-t-il pas comme à moi... Pardon , milord , que ce n'est ici qu'une espèce d'ironie ! votre constance !

HAMILTON.

Eh ! mon cher Jones , que tu connais mal les femmes.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous quittant.*

En amour le nom d'inconstant
 Ne peut nous porter préjudice ,
 Car chaque belle a son caprice
 Et croit mieux fixer un amant ,
 Ainsi , malgré tout son mérite ,
 Par un destin bien différent ,
 On est , selon l'évènement ,
 Volage pour celle qu'on quitte ,
 Fidèle pour celle qu'on prend.

JONES.

Il est sûr, milord, que vous connaissez mieux les femmes que moi... cependant cette lettre singulière contient différentes écritures et qui paraissent contrefaites.

HAMILTON.

C'est vrai ; mais qu'est-ce que cela prouve ? que la femme qui l'a écrite a craint de se compromettre ; d'où je conclus que c'est une conquête digne de moi. Ce parc, ce château, annoncent d'ailleurs une fortune, un rang... et puis ce mystère... ce clair de lune... ces bosquets... tout cela est d'un piquant, d'un romantique !.. J'aime cela : les intrigues de la ville et de la cour m'ennuient ; c'est toujours la même chose... On se cherche, on se rencontre, et le lendemain tout est fini !... On ne peut tarder à paraître... va conduire nos chevaux au village... et sois demain à la pointe du jour près de la muraille que nous avons escaladée ; à la pointe du jour, entends-tu ?

JONES.

Oui, milord.

HAMILTON.

Ne vas pas t'égarer dans le parc.

JONES.

Oh ! non, je suivrai la terrasse ; bonne nuit, milord !

HAMILTON.

Bon soir.

JONES.

Milord, je vous souhaite bien du plaisir.

HAMILTON.

C'est bien ; je ferai tout mon possible pour remplir tes souhaits. (*Jones sort.*)

SCÈNE VIII.

HAMILTON (faisant sonner sa montre.)

Déjà minuit... il faut qu'il soit survenu quelque obstacle imprévu. Mais quel est donc le maître de ce château ? la terre d'Hill vient d'être vendue récemment. Milord Harvis avait le projet de l'acheter. Bon ! cette lettre ne peut être de milady... je crois me souvenir qu'elle ne sait pas écrire... J'avais cru reconnaître les caractères de milady Rondel... il y a

long-temps que je ne pense plus à elle, et probablement elle ne pense plus à moi. Serait-ce la petite Fanny nouvellement mariée à milord Barleton?... Une nouvelle mariée; quelle idée!... ah! je devine; non, non... ce n'est pas ça!... et l'on ne vient pas! je suis d'une impatience!... cependant ce que je fais ici n'est pas très-bien, car je suis amoureux au fond, et j'ai juré d'être fidèle à l'aimable Clara... allons, encore cette folie, puisque Clara n'en saura rien.

Air : *Une surtout fraîche et jolie* (Bedlam).

Lorsque j'aperçois une femme
Brillante d'attraits, de fraîcheur,
Soudain pour elle je m'enflamme;
Mais bientôt, consultant mon cœur,
Je dis : Clara, ma douce amie,
Est plus aimable, aussi jolie;
Et maintenant, je le sens là,
Je ne puis aimer que Clara.

Puisqu'en toi seule, ô mon amie,
Je trouve esprit, vertus, attraits,
Pour être heureux toute la vie,
Il me faut ne changer jamais.
Vienne à présent prude ou coquette;
A toute femme je répète :
Oui, maintenant je le sens là
Je ne veux aimer que Clara.

Mais l'heure se passe et personne!.. aurait-on voulu me jouer?... si je le croyais!... mais chut, j'entends ouvrir une porte... ô destin, tu ne pouvais me trahir!

SCÈNE IX.

HAMILTON, LUCY (*portant une lumière, un manteau et un bonnet de nuit orné de rubans.*)

LUCY.

Ah! milord! milord! êtes-vous là?

HAMILTON (*l'embrassant.*)

Me voici, charmante enfant.

LUCY.

Oh! oh! comme vous êtes vif.

HAMILTON.

Aimable messagère, tu viens sans doute me chercher; tiens, voici pour ta peine.

LUCY.

Monsieur veut dire pour mon plaisir.

HAMILTON.

Accepte!

LUCY.

Ce n'est pas de refus; mais je ne viens pas vous chercher du tout.

HAMILTON.

Comment?

LUCY.

Il est survenu des empêchemens au rendez-vous; on a des soupçons.

HAMILTON.

Se peut-il! je m'éloigne; je ne veux compromettre personne.

LUCY.

Non, milady vous conseille de rester sous ce berceau, où vous serez plus en sûreté que partout ailleurs; vous partirez au point du jour.

HAMILTON.

Comment! sans la voir.

LUCY.

Puisqu'il est survenu des obstacles.

HAMILTON.

J'enrage!...

LUCY.

Tenez, elle vous envoie ceci pour prendre patience.

HAMILTON.

Qu'est-ce donc que cela?

LUCY.

Vous ne le voyez pas?

HAMILTON.

Il se pourrait!

LUCY.

Eh! oui.... C'en est un....

HAMILTON (à part.)

Je suis joué.

LUCY.

Ça vous ira bien : allez; voyez que de rubans!

HAMILTON (à part.)

Je suis d'une colère!...

AIR :

Vraiment ta maîtresse est trop bonne ;
 Et je serai reconnaissant ;
 De l'hymen m'offrir la couronne,
 C'est un bien dangereux présent !..
 Mais puisqu'enfin on le desire,
 Je dois accepter... et d'ailleurs,
 Le mariage est un empire
 Où l'on voit tant d'usurpateurs.

LUCY (à part.)

Il a beau faire, je vois bien que ce présent lui donne de l'humeur.

HAMILTON (à part.)

Vit-on jamais une plus cruelle injure ! mais je me vengerai.

LUCY.

Comme je vous disais donc, milady vous envoie ceci pour vous faire prendre patience ; mais une autre personne qui s'intéresse à vous, vous fait passer ce manteau pour que vous ne vous enrhumiez pas.

HAMILTON.

Une autre personne, dis-tu ! quel est son nom ?

SCÈNE X.

LES MÊMES, CLARA.

CLARA.

Clara ! milord ?

HAMILTON.

Ciel !

LUCY (jetant le manteau et le bonnet.)

Je vois que tout cela est inutile à présent.

HAMILTON.

Ah ! j'étais bien sûr que vous étiez ici.

CLARA.

Tu le vois, Lucy, c'est moi qu'il cherchait.

HAMILTON.

Vous pouviez en douter ?

LUCY.

Si milady allait vous surprendre.

HAMILTON (lui jetant sa bourse.)

Fais sentinelle; voilà pour ton plaisir.

LUCY.

Cette fois, c'est pour ma peine; car je risque d'être chassée.

HAMILTON.

Ah! c'est votre tante qui a cru me jouer un tour.

CLARA.

Oh! mon Dieu oui, c'est elle.

LUCY.

Et ces dames aussi, il faut être juste.

HAMILTON.

Comment ces dames?

LUCY.

Milady Barleton et milady Rondel,

HAMILTON (à part.)

Allons, toutes mes victimes. (*On entend le son d'une harpe.*)
Qu'est-ce donc?

CLARA.

Rentrons, Lucy, ma tante pourrait nous voir.

HAMILTON.

Oh! vous ne me quitterez pas; je vous fais prisonnière de guerre.

LUCY (à part.)

Eh bien! et ces dames qui voulaient lui jouer un tour! le voilà joliment attrapé lui! (*la harpe joue l'air, au clair de la lune*); (*haut*) entendez-vous? au clair de la lune. (*bas*) Dites donc, c'est votre tante qui en pince; je crois, dieu me pardonne, qu'elle chante encore. (*Elle écoute.*)

MILADY CHESTERFIELD.

AIR: *Au clair de la lune.*

A la belle étoile
Que l'amour est doux!
O nuit que ton voile
Est riant pour nous!
Oh! l'on peut m'en croire,
Près de ses amours,
La nuit la plus noire
Vaut les plus beaux jours.

(*Ensemble avec les variations.*)

A la belle étoile, etc.

CLARA.

Je tremble ! (*la harpe continue.*)

HAMILTON.

Rassurez-vous ; tant qu'elle jouera de la harpe ou qu'elle chantera , elle ne pourra nous surprendre.

LUCY.

Avec ça qu'elle vous croit endormie.

HAMILTON.

L'aventure est charmante.

CLARA et HAMILTON.

AIR : de *Thibault, comte de Champagne.*

Chante,

Chante,

Bonne tante ;

Tes accens

Sont ravissans :

Chante , chante ,

Bonne tante ,

Pour rassurer deux amans.

HAMILTON.

O nuit , laisse-nous ton voile.

Pour moi toujours je voudrais

Coucher à la belle étoile ,

Quand mon étoile est si près. (*On entend la harpe.*)

(ENSEMBLE.)

Chante , chante ,

Bonne tante ;

Tes accens

Sont ravissans :

Chante , chante ,

Bonne tante ,

Pour rassurer deux amans.

CLARA.

Jurez-moi d'être fidèle.

HAMILTON.

Ah ! je ne changeais d'amours

Que pour trouver la plus belle :

Je vous vois , c'est pour toujours.

(ENSEMBLE.)

Chante , chante , etc.

JONES (en dehors.)

Milord ! milord !

CLARA.

Ciel ! voilà quelqu'un.

HAMILTON.

C'est la voix de Jones.

CLARA.

Rentrons, Lucy. (*Elles se sauvent.*)

LUCY (*en s'en allant.*)

J'aurais pourtant bien voulu voir la livrée rouge que je dois épouser.

HAMILTON.

Le maladroit, interrompre un si doux tête à tête!

SCÈNE XI.

HAMILTON, JONES.

JONES (*arrivant à tâtons.*)

Milord! milord!

HAMILTON.

Eh! bien, que veux-tu donc imbécille? Pourquoi revenir avant le jour?

JONES.

Nous sommes perdus.

HAMILTON.

Qu'est-ce encore?

JONES.

Je me suis égaré dans le parc, et ce n'est que long-temps après que j'ai pu retrouver l'endroit où nous avions laissé nos chevaux; ils n'y étaient plus.

HAMILTON.

Eh! bien, Tom, lassé d'attendre, les aura sans doute emmenés.

JONES.

Je le crois comme vous; mais, à la place de vos chevaux, devinez ce que j'ai trouvé sur la route.

HAMILTON.

Ah! ta lenteur m'impatiente!

JONES.

Eh! bien, monsieur, j'ai vu, comme je vous vois, au clair de la lune, milord Rondel et ses deux tenans, les lords Chesterfield et Barleton, qui revenaient de Newmarket, mais si tristes, si tristes, que j'ai jugé d'abord qu'ils avaient encore perdu la revanche qu'ils vous avaient demandée.

HAMILTON.

J'en suis sûr ; mais je ne vois là rien d'effrayant.

JONES.

Sans doute ; mais ce qui est moins rassurant , c'est que vos trois parieurs sont entrés mystérieusement dans le parc par la petite porte , et que , selon toutes les probabilités , vous êtes en bonne fortune auprès de l'une des trois moitiés de ces trois lords.

HAMILTON.

Mais c'est très-possible.

JONES.

Et vous ne frémissez pas en songeant où cela peut vous conduire , si nous sommes pris en flagrant délit ?

AIR vaudeville de l'homme vert.

Chez nous vous savez la méthode :
 Dès qu'un mari dans sa maison,
 Par un retour très-incommode,
 Surprend quelque joli garçon,
 L'épée en main , dans sa furie,
 Jaloux de montrer ce qu'il peut,
 Il ne demande point la vie,
 C'est à la bourse qu'il en veut.

Et c'est bien là le pire de tous les malheurs !... Quand on n'a plus d'argent , milord...

HAMILTON (avec un soupir.)

Ah ! on ne peut plus séduire les gardiens ni gagner les suivantes.

JONES.

Ni payer les gages de son valet... Mais chut ! on vient de ce côté.

HAMILTON.

En effet , j'entends les pas de plusieurs personnes ; on se dispute même : on parle de pari ; ce sont eux... Cherchons un refuge dans ce pavillon , et voyons ce que nous avons à faire.

JONES.

Pour nous sauver.

HAMILTON.

Non , mais pour me venger gaîment de ma chère parente

et de milord qui m'a fait un mystère de l'acquisition de ce château... Et d'abord, plaçons là cette lettre, afin qu'elle tombe entre les mains de nos jaloux. (*Il jette la lettre au pied de la statue, et Jones et lui entrent dans le pavillon.*)

SCÈNE XII.

CHESTERFIELD, BARLETON, RONDEL, trois jokers.

CHESTERFIELD.

AIR: *Ah! que je sens d'impatience!*

Oui c'est un tour abominable.
Nous faire perdre un tel pari!

RONDEL.

Ma Cocotte n'est point coupable;
Elle a bien couru dieu merci.

BARLETON.

Bon, ce n'est qu'une rosse
A traîner le carosse.

RONDEL.

Goddem ceci, milord,
Est par trop fort!
Respectez un peu je vous prie,
Une bête que je chéris;
Car, je vous le dis,
A Londres, à Paris,
Pour tous les paris (*Bis*).
Jamais, milords, on ne verra
Animal comme celui-là.

BARLETON.

Parbleu, je le crois bien; se laisser dépasser de deux secondes!

CHESTERFIELD.

Et s'abbattre à deux toises du but; c'est une indignité.

RONDEL.

Ce n'est pas sa faute à cette chère bête; elle y a mis trop d'enthousiasme. Il me semble que je la vois encore... au moment où elle s'est élancée... Quelle grâce! quelle ardeur! convenez qu'elle était bien partie.

BARLETON.

Oui; mais convenez qu'elle est mal arrivée: vous nous criez t la voilà!.. la voilà!.. Je regarde; Cocotte était par terre... et notre argent aussi.

CHESTERFIELD.

Quatre mille guinées en deux jours... god !

BARLETON.

God... god... !

RONDEL.

God ! god !

(*Ensemble.*)

Parie (*Bis.*)

Désormais qui voudra ;

Pour moi je m'en tiens là.

BARLETON.

Et ce mauvais sujet d'Hamilton qui ne se donne pas la peine d'assister à la revanche qu'il nous donne ! il part et laisse son cheval pour le représenter.

RONDEL.

C'est une belle bête, il faut en convenir.

CHESTERFIELD.

Il serait plaisant que tandis que mon cousin nous gagnait notre argent là-bas, il fût venu ici ; cependant vous voyez comme tout est calme dans ces lieux.

BARLETON.

Ce n'est pas une raison : les amoureux ; cela fait si peu de bruit.

RONDEL.

C'est convenu !... Mais voilà le jour, milord ; rentrons et allons surprendre nos femmes. (*A percevant par terre la lettre qu'Hamilton a laissé tomber.*) Qu'est-ce donc que cela ? (*Chesterfield la ramasse.*)

BARLETON.

Une lettre !.. l'adresse...

CHESTERFIELD.

Hamilton.

RONDEL et BARLETON.

Hamilton ! j'en avais un pressentiment.

CHESTERFIELD.

AIR : *Comme il m'aimait.*

Il est venu !

TOUS.

Il est venu !

Notre crainte n'était pas vaine.

TOUS.

Il est venu ! (*Bis.*)

RONDEL.

Ah ! l'un de nous trois est perdu.

CHESTERFIELD.

C'est vous qui n'êtes point en veine.

RONDEL.

Milord, votre injure est certaine.

Il est venu ! (*Bis.*)

TOUS.

Il est venu ! (*Bis.*)

CHESTERFIELD.

Quelle singulière écriture....

BARLETON (*bas à Rondel.*)

Il a l'air d'être confondu... Et bien, que dit cette lettre ?

CHESTERFIELD (*lisant.*)

« Si le tendre Hamilton veut recevoir le prix de sa cons-
 tance, il se rendra demain, vers minuit, au château d'Hill,
 » cherchera une statue de l'Amour qui est à l'un des angles de
 » ce château, et attendra là qu'on vienne le prendre pour le
 » conduire auprès de quelqu'un qui désire avoir avec lui une
 » conversation. »

BARLETON.

Une conversation !

RONDEL.

Conversation criminelle.

CHESTERFIELD (*à part.*)

Une conversation criminelle ! L'excellent moyen de payer
 un pari.

BARLETON (*à part.*)

Oh ! quelle idée !

RONDEL (*à part.*)

Quel trait de lumière !

CHESTERFIELD.

Ah ! milords, mes amis, mon malheur n'est que trop cer-
 tain... Reconnaissez l'écriture de milady Chesterfield.

BARLETON.

Son écriture ! voyons : (*il regarde.*) du tout, c'est l'écriture
 de ma femme ; j'en prends milord Rondel à témoin.

RONDEL.

Voyons... goddem! .. C'est toute la main de milady Rondel.

BARLETON.

Je connais bien l'écriture de ma femme, peut-être... voilà sa coulée.

RONDEL.

Voilà la ronde de la mienne.

CHESTERFIELD.

Erreur, milord, erreur : voilà les jambages de milady ; ainsi donc plus de doute ! c'est moi qui suis l'offensé.

(Ensemble.)

AIR de Fernand Cortez.

C'est moi, c'est moi, c'est moi,
J'espère

Que la chose est claire :

C'est moi, c'est moi, c'est moi
Que doit venger la loi.

BARLETON.

Je saurai vous confondre,
Mon bon droit est connu.

CHESTERFIELD.

Je suis cité dans Londres.

RONDEL.

Et moi... c'est convenu.

(Ensemble.)

C'est moi, c'est moi, c'est moi, etc.

RONDEL.

Sans crainte je réclame :

BARLETON.

J'aurai de bons témoins.

CHESTERFIELD.

Lequel de nous, sa femme
Aime-t-elle le moins ?

(Ensemble.)

C'est moi, c'est moi, c'est moi, etc.

RONDEL.

Vous y mettez de l'entêtement, milord.

BARLETON.

C'est vous bien plutôt.

CHESTERFIELD.

Je suis sûr de mon fait.

BARLETON.

Mille guinées, que ce n'est pas vous.

CHESTERFIELD.

Je tiens le pari.

RONDEL.

Et moi de même.

TOUS TROIS (se prenant la main).

Mille guinées.

RONDEL.

C'est convenu.

CHESTERFIELD.

Péters, courez chercher le constable du village.... qu'il vienne tout de suite, tout de suite.

BARLETON.

Et maintenant l'essentiel, c'est de surprendre Hamilton dans le château.

RONDEL.

Je me charge de le saisir; et goddem! s'il m'échappe, je veux....

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, HAMILTON, JONÈS (sortant du pavillon).

HAMILTON.

La violence n'est pas nécessaire, milord; et je suis votre prisonnier sur parole.

CHESTERFIELD.

Quoi, milord!

HAMILTON.

J'ai tout entendu, de ce pavillon où j'ai passé la nuit.

BARLETON (bas à Rondel).

C'est une défaite.

CHESTERFIELD.

Passer la nuit dans ce pavillon! pourquoi ne pas descendre droit au château?

HAMILTON (feignant de l'embarras).

Milord!....

JONÈS.

Je vais vous dire, monseigneur :

AIR : *Vers le temple de l'hymen.*

Arrivés pendant la nuit,
 Pour nous faire reconnaître,
 Il aurait fallu peut-être
 Se permettre un peu de bruit.
 J'aime mieux, a dit mon maître,
 Rester dans ce lieu champêtre
 Que risquer de compromettre
 Le repos de mes amis ;
 D'ailleurs la nuit, en voyage,
 Milord n'est pas dans l'usage
 De réveiller les maris.

RONDEL.

Milord est bien honnête.

HAMILTON.

Voilà justement ce que c'est.

CHESTERFIELD.

Et peut-on savoir quel motif si pressé vous amène cette nuit dans mon château ?

HAMILTON.

Un autre, mon cher parent, chercherait une défaite, une ruse : moi je pourrais vous dire, par exemple, que des créanciers exigeans me mettent dans la nécessité de vous demander l'argent d'un pari que vous avez perdu ; mais je suis plus sincère, et je vous avouerai franchement que c'est l'amour qui m'amène chez vous.

TOUS (avec joie).

L'amour !.... il l'avoue !

BARLETON (à Hamilton).

Milord, soyez le bien venu.

RONDEL (de même).

Je suis enchanté de faire connaissance avec un homme de votre mérite.

CHESTERFIELD (de même).

Et quel est l'objet charmant qui vous a accordé cette nuit l'honneur d'une conversation ?

BARLETON (à Rondel).

Conversation cfiminelle !

RONDEL (à Barleton).

C'est convenu.

HAMILTON.

Oh ! pour cela, milord, c'est un secret.

AIR :

Sous le voile heureux du mystère,
 On peut faire parler son cœur;
 Mais un amant qui ne sait point se taire
 Ne mérite pas son bonheur.
 La femme est la fleur fugitive
 Dont le soleil peut ternir l'incarnat :
 La rose qu'à l'ombre on cultive
 Conserve toujours son éclat.

RONDEL (à Barleton).

C'est ma femme qui est la rose; c'est convenu.

BARLETON.

Je n'en conviens pas du tout.

CHESTERFIELD (aux deux lords).

J'avise un moyen qui ne peut manquer de vous convaincre :
 allons au-devant du constable, et revenons nous cacher avec
 lui dans ce pavillon.

BARLETON.

Excellente idée !

RONDEL (à Hamilton).

Milord, dans un instant vous allez être satisfait. (*Il fait
 semblant de sortir.*)

BARLETON (de même).

Encore quelques minutes, et je vous compterai les quatre
 mille guinées.

CHESTERFIELD.

Mon cousin, nous nous reverrons : je vais donner des or-
 dres pour qu'on vous reçoive au château, comme vous le
 méritez; et dès qu'il fera jour chez ces dames, on vous pré-
 sentera.

BARLETON (revenant).

Dès qu'il fera jour, milord, entendez-vous ?

RONDEL (revenant).

Dès qu'il fera jour; c'est convenu. (*Ils sortent.*)

SÈCNE XIV.

HAMILTON, JONÈS.

HAMILTON.

Ces messieurs s'imaginent qu'ils vont rire à mes dépens.

JONÈS.

Ils le peuvent, si la justice s'en mêle. Voilà une conversation qui vous coûtera cher.

HAMILTON.

Et des preuves, imbécille ?

JONÈS.

Des preuves ! la lettre qu'ils ont trouvée.

HAMILTON.

Elle n'est pas signée.

JONÈS.

Votre présence dans le château à une heure indue.

HAMILTON.

Il est grand jour ! mais que regardes-tu donc là ?

JONÈS.

Si l'on ne nous tend pas quelque piège ; et je vois que ces messieurs, au lieu d'entrer au château, ont pris une allée détournée... les voilà qui parlent à un homme noir... milord, fuyons.... c'est un constable.

HAMILTON.

A merveille.

JONÈS.

Les maris se dirigent avec lui vers ce pavillon.

HAMILTON.

On veut nous surprendre, Jonès, tâche de t'introduire dans le château et de faire savoir à ces dames que leurs maris sont rentrés avec un constable !.. dis leur bien surtout que je suis parti.

JONÈS.

C'est bien ; comptez sur mon adresse. (*Il sort.*)

HAMILTON (*seul*).

Ah ! mesdames, vous voulez me faire passer la nuit à la belle étoile ! Je vous garde une frayeur !...

SCÈNE X V.

HAMILTON, ENSUITE CHESTERFIELD, BARLETON,
RONDEL, le constable (*entrant sous le berceau*).

CHESTERFIELD.

Oui, M. le constable, d'ici on peut tout voir et tout entendre.

HAMILTON.

Oui, car je les entends.

CHESTERFIELD.

Écrivez, je vous en prie, la conversation d'Hamilton avec nos ladys... afin de constater... le fait matériel.

HAMILTON (à part).

Singulier procès-verbal !

LE CONSTABLE.

Je comprends : vous n'êtes pas d'accord sur ce point... milord veut que ce soit vous, et vous, vous voulez que ce soit milord... ou milord.

BARLETON.

Au contraire : milord dit que c'est lui, et moi je soutiens que c'est moi.

RONDEL.

Moi aussi je soutiens que c'est moi.

HAMILTON (riant à part).

Qui est-ce qui dit le contraire ?

LE CONSTABLE.

De par Saint-Georges, je n'ai encore rien vu de pareil. Ah ! ça, chacun de vous veut donc être absolument... et peut-être tous les trois ensemble.

HAMILTON (riant).

C'est convenu.

RONDEL.

Silence... Hamilton est là.

CHESTERFIELD.

Et ma femme va venir, il n'en faut pas douter.

Air du pied de nez.

Ils sont d'intelligence :
Et, pour lui dire adieu,
Ma femme, vers ce lieu,
Secrètement s'avance.

TOUS.

Du silence !

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MILADY BARLETON, MILADY RONDEL,
MILADY CHESTERFIELD.

LES TROIS FEMMES.

(*Suite de Pair.*)

Quoi! nos époux
Sont près de nous!
Montrons assurance
Et prudence,
Par des discours tendres et doux,
Prévenons les soupçons jaloux.

HAMILTON.

Messieurs, à l'espérance
Vous pouvez dire adieu;
Mesdames, dans ce lieu
 Craignez quelque imprudence.
Trendres époux,
Préparez-vous;
Car ma vengeance
Commence:
Par des discours tendres et doux,
Je vais désoler les jaloux.

LES MARIS.

Ils sont d'intelligence;
Et pour lui dire adieu,
Ma femme vers ce lieu
Secrètement s'avance.
Du silence!
Auprès de nous,
Les voilà tous;
Notre vengeance
Commence,
Et leurs discours tendres et doux
Vont servir nos soupçons jaloux.

LES FEMMES.

A notre extravagance
Il nous faut dire adieu;
Mais au moins dans ce lieu
Évitons la vengeance:
Quand nos époux
Sont près de nous,
Montrons assurance
Et prudence;
Par des discours tendres et doux,
Prévenons les soupçons jaloux.

ENSEMBLE.

(*Les femmes s'avancent vers le pavillon.*)

HAMILTON (se montrant).

Enfin aimables ladys...

LES TROIS FEMMES.

Hamilton encore ici! fuyons. (*Milady Barleton et Rondel entrent dans le château.*)

HAMILTON (arrétant milady Chesterfield).

Demeurez, ma cousine.

MILADY CHESTERFIELD (à part).

Grand dieu! Et mon mari qui est près de nous.

CHESTERFIELD.

Écrivez que ma femme seule est restée.

LE CONSTABLE.

C'est écrit.

RONDEL.

J'ai une peur du diable d'être adoré de ma femme.

BARLETON.

Que le diable emporte la mienne!

MILADY CHESTERFIELD.

Hamilton, je vous en prie, laissez-moi.

HAMILTON.

D'où vient ce trouble, ma cousine? de grâce, remettez-vous. (*Milady fait des signes à Hamilton.*)

CHESTERFIELD.

Écrivez qu'elle lui parle par signes.

MILADY CHESTERFIELD.

Qu'il a peu d'intelligence aujourd'hui! je suis au supplice.

HAMILTON.

Expliquez-vous plus clairement, ma chère Eulalie.

CHESTERFIELD.

Sa chère Eulalie!

BARLETON.

Je commence à croire que c'est lui.

RONDEL.

J'en ai peur aussi.

MILADY CHESTERFIELD.

Milord, je vois que vous êtes toujours le même ; votre légèreté, votre inconséquence...

HAMILTON.

Oui, j'en conviens : je fus jusqu'à ce jour étourdi, volage ; mais la coquetterie des femmes auxquelles j'adressai mes hommages justifiait ma conduite imprudente. Aujourd'hui, milady, une femme céleste a subjugué mon cœur : elle trouble ma raison, elle remplit toutes mes pensées, et m'inspire le projet de me rendre digne de ses charmes et de ses vertus par une fidélité à toute épreuve.

MILADY CHESTERFIELD.

Il me perd ; mais il est charmant !

HAMILTON.

Oh ! ma cousine ! si vous vouliez, je pourrais devenir un homme parfait. (*Il lui baise la main*).

MILADY CHESTERFIELD.

Imprudent, que faites-vous ?

CHESTERFIELD.

Cela va bien, cela va bien.

BARLETON.

Est-il heureux !.. j'avais toujours dit que milord était né....

RONDEL.

C'est convenu.

(*Ici Clara parait sur le balcon*).

HAMILTON (l'apercevant, à part).

Clara revient à propos.

AIR : *Taisez-vous, je ne vous crois pas.*

Je l'avouerai, je fus volage ;
Mais hélas ! je cherchais encor
Une femme sensible et sage ;
Enfin j'ai trouvé ce trésor.
Qu'elle devienne mon amie :
Par les soins les plus délicats,
Je veux pendant toute sa vie
Fixer le bonheur sur ses pas.

MILADY CHESTERFIELD.

Taisez-vous (*bis*), ou parlez plus bas.

HAMILTON (élevant la voix).

Même air.

Je ne crains pas que l'on m'entende ;
Je suis fier du choix que j'ai fait,
Et le prix que mon cœur demande
Est pour moi le bonheur parfait ;
Oui, je jure d'être fidèle.

MILADY CHESTERFIELD.

Modérez ces bruyans éclats.

HAMILTON.

La plus aimable, la plus belle,
Me fixe à jamais sur ses pas.

MILADY CHESTERFIELD.

Taisez-vous (*bis*), ou parlez plus bas.

HAMILTON.

Non, milady, non ; c'est en vain que vous prétendez
imposer silence à ma tendresse : c'est à vos genoux que je dois
vous demander de faire mon bonheur. (*Il se jette à ses genoux*).

CHESTERFIELD (criant.)

Goddem, je triomphe ! milords, vous me devez mille guinées chacun.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LES MARI (sortant du pavillon). TOUS LES ACTEURS.

CHOEUR (*de Pique-Assiette*).

C'est affreux ! c'est abominable !
Séducteur, épouse coupable,
Par vous me voir outragé !
Avant peu je serai vengé.

LES FEMMES.

C'est affreux ! c'est abominable !
Et milady n'est point coupable :
Un mari se croit outragé !
Même à l'instant qu'il est vengé.

LE CONSTABLE (à Hamilton).

Milord, il m'est impossible de nier le fait de la conversation
oriminelle, et j'ai dressé mon procès-verba.

HAMILTON (toujours à genoux).

Et que dit-il votre procès-verbal , M. le constable ?

LE CONSTABLE.

Que je vous ai vu , de mes propres yeux vu , aux pieds de Milady.

HAMILTON.

Vous avez dit vrai , car j'y suis encore ; mais vous voudrez bien ajouter que j'étais aux genoux de milady pour obtenir de ses bontés la main de sa nièce , l'aimable Clara d'Herwil.

TOUS.

Clara ?

LUCY.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a d'étonnant ?

MILADY CHESTERFIELD.

Clara ! je respire !... mais mon cousin....

CHESTERFIELD.

Goddem ! il serait vrai ?

BARLETON.

Il payera le pari comme nous.

RONDEL.

C'est convenu.

HAMILTON.

Oui , milord , Clara et moi nous nous aimons depuis longtemps , et c'est avec elle que j'ai eu cette conversation qui m'avait été promise.

LUCY.

Et il n'y avait rien de criminel encore ; j'y étais.

MILADY CHESTERFIELD.

Quoi ! tandis que je jouais de la harpe....

LUCY.

Miss chantait avec milord , et sur l'air au clair de la lune même.

CLARA.

Ma tante , j'ignorais....

MILADY CHESTERFIELD.

Taisez-vous. (*A part*). Je suis complètement jouée.

CHESTERFIELD.

Mais enfin, cette lettre....

MILADY CHESTERFIELD.

Nous l'avons écrite à nous trois, milord, pour donner une leçon à votre cousin.

HAMILTON.

Ma cousine, j'en ai profité.

LE CONSTABLE.

Je vous invite une autre fois, messieurs les maris, à ne pas me déranger pour des conversations qui n'ont rien de criminel. Quant à vous, mesdames, causez tant que vous voudrez; mais parlez de manière à n'être pas entendues de tout le monde.

MILADY RONDEL.

Soyez tranquille; quand il le faut, nous savons nous taire.

VAUDEVILLE FINAL.

Air : *vaudeville des Grisettes.*

HAMILTON.

Amans, qui d'une maîtresse

Obtenez tendre faveur,

Jouissez de sa faiblesse,

Mais cachez votre bonheur.

Les gens d'esprit

Évitent le bruit;

On l'a toujours dit:

Trop parler nuit.

LUCY.

Près d'un galant vif et tendre,

Femmes, songez aux jaloux;

Sans parler, on peut s'entendre....

Du silence au rendez-vous....

Les gens d'esprit, etc.

MILORD CHESTERFIELD.

Vous qui pour peindre le crime

Hurlez à nous rendre sourds,

De grâce à la pantomime
 Désormais ayez recours.

Les gens d'esprit, etc.

MILADY RONDEL.

Maris trompés, la furie
 Produit un mauvais effet:
 On rit de celui qui crie,
 On plaint celui qui se tait.
 Les gens d'esprit, etc.

MILORD BARLETON.

On me citait à l'école;
 Mais au parlement, ma foi,
 Dès que j'ai pris la parole,
 On n'a plus parlé de moi.
 Les gens d'esprit, etc.

RONDEL.

Pour avoir, dans mainte course,
 Dit trop tôt : c'est convenu;
 Que de fois ma pauvre bourse,
 Pour ma langue a répondu :
 Les gens d'esprit, etc.

CLARA (au public).

Quand par un arrêt sévère
 Vous punissez nos couplets;
 Le bruit qu'on fait au parterre
 Nous afflige beaucoup; mais
 Lorsque l'on rit,
 Lorsqu'on applaudit,
 Chacun de nous dit:
 Quel joli bruit!

FIN.

